

LES LUDDITES

Bris de machines, économie politique et histoire
de Vincent Bourdeau, François Jarrige
et Julien Vincent*

Déborah COHEN
cohen.deborah@free.fr

Voilà un ouvrage qui, sans jamais emprunter la voie de grandes déclarations emphatiques sur la nécessité des décloisonnements disciplinaires, en manifeste et la nécessité et le difficile achèvement pour la compréhension de son objet – le bref mouvement luddite qui, entre 1811 et 1812 (avec quelques résurgences jusque 1816), vit les ouvriers anglais des Midlands, du Yorkshire et du Lancashire se soulever et, en invoquant la figure tutélaire d'un certain général Ludd, détruire les machines de leurs professions. S'il est nécessaire de multiplier les approches, c'est tout d'abord parce que les racines du mouvement sont susceptibles d'être raisonnablement conçues comme étant à la fois sociales et économiques (des formes spécifiques d'organisation du travail industriel se trouvent menacées par les machines nouvelles), culturelles (des modes traditionnels de régulation communautaire sont mis en cause), mais aussi politiques, car le mouvement s'éclaire si on le conçoit comme porteur d'une philosophie de l'histoire (ses aspects démocratiques peuvent inviter à le replacer dans la continuité du radicalisme de la fin du XVIII^e siècle, et, dans le bris de machines lui-même, d'aucuns ont pu lire l'acte de naissance d'une réflexion écologiste en politique). Mais si les travaux des diverses écoles historiques et des sociologues de la technique, si les réflexions des philosophes et des militants ont produit une richesse d'analyses aujourd'hui disponibles, rares sont ceux qui ont su conserver au mouvement sa complexité, notamment en tenant ensemble les conditions de possibilité du discours et le sens de ce discours même.

* Maisons-Alfort, è@e, 2006, 160 pages, 15 euros.

C'est avant tout de cette complexité que les auteurs (deux historiens et un philosophe – si l'on veut en revenir aux étiquettes académiques) nous semblent avoir voulu rendre compte : ils présentent ainsi, non pas une recherche empirique et une nouvelle interprétation du mouvement qui leur serait propre et aurait dû choisir un angle probablement réducteur, mais une mise en perspective des diverses constructions qui en ont été faites jusqu'à présent. Si les limites de chaque position présentée sont soulignées, ce n'est néanmoins jamais avec la condescendance de celui qui aurait le sentiment d'être arrivé à la vérité, mais avec la pleine conscience des limites intrinsèques à tout discours – limites liées aux normes de chaque discipline en son temps et en son lieu, à ses objectifs propres, ou aux sources disponibles. De ces limites, les auteurs se savent ne pas être affranchis non plus. Aussi ne cherchera-t-on pas à trouver ici une position d'auteur sur une supposée essence du luddisme et, loin de s'agacer du kaléidoscope à travers lequel celui-ci est perçu, on se réjouira d'une générosité d'écriture qui laisse justement au lecteur sa part d'activité pour recomposer l'image. Surtout, on cherchera l'affirmation théorique forte du livre dans la mise en acte d'une renonciation à la stabilisation de l'objet, au profit de l'analyse de ses constructions successives. La posture n'en est pas pour autant sceptique, mais en appelle à des élaborations nouvelles, qui feraient fond en les acquis documentaires et conceptuels les plus récents et tenteraient d'être « en phase avec le débat politique contemporain » (p. 146).

Sur l'objet même néanmoins, cet ouvrage érudit et précis vient à point, car des luddites, avouons-le, nous étions tous fort ignorants¹. Certes, cette situation tient en partie, comme le rappelle l'ouvrage, à une sorte de hauteur de notre historiographie hexagonale, pour laquelle il ne peut être de révolution des droits et des pouvoirs que celle de 1789 ; l'Angleterre de l'époque ne pouvant avoir, en fait de révolution, que celle qui fut dite « industrielle », de sorte que, de ce côté-ci de la Manche, le mouvement luddite fut souvent réduit à sa dimension économique. Mais, plus profondément, les auteurs démontrent combien l'oubli du luddisme fait partie de son histoire même et de ce qu'il nous faut en comprendre.

1. Saluons au passage la publication récente de l'article pionnier d'Eric J. Hobsbawm, « Les briseurs de machines » (*Past & Present*, 1952), dans la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 53-4^{bis}, 2006, p. 13-28 ; ainsi que son n° 54-1, 2007, consacré aux « Politiques du travail ».

Tout d'abord, le corpus de sources n'est pas immense, et sa constitution a été longue et chaotique. Cela tient en partie à la nature du mouvement, qui fut bref et mené avec un large assentiment de l'opinion publique locale mais par de petits groupes porteurs d'une culture du secret. En effet, depuis les lois de 1799-1800, toute association ou coalition ouvrière était interdite en Angleterre. Cela tient aussi à la répression terrible qui s'ensuivit et qui, outre qu'elle pesa sur les vies individuelles par une loi condamnant à mort les briseurs de machines, le fit aussi sur la mémoire de l'événement, directement par une sorte d'omerta (contrairement à ce que demandaient certains, aucune enquête parlementaire ne fut menée) et indirectement (aucun récit de sa participation ne fut donné par quelque acteur avant la fin des années 1860).

Mais surtout, les luddites sont doublement des vaincus de l'histoire. Défait par la répression policière sur le moment, le mouvement l'a ensuite été par la réduction de son langage à l'absurde, au négligeable et donc à l'oubli. Les auteurs montrent comment, d'«objet ambigu» que l'on chercha un bref moment à cerner dans la pluralité de ses dimensions sociales, morales, économiques et politiques, le mouvement luddite en vint à être réduit à la seule image d'une résistance au progrès représenté par les machines. Ce qui s'impose et marque la défaite du langage de ce qui était peut-être une écologie politique est le régime de vérité porté par le langage de l'économie politique – elle-même dialectiquement soutenue par la défaite concrète du mouvement luddite. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et dans le contexte de ce triomphe de l'économie politique, s'impose une vision essentialiste et déterministe de la technique où, si existent des interrogations sur ses usages, toute mise en question de la machine elle-même disparaît – éludant la position luddite, y compris auprès des radicaux qui auraient dû en être les interprètes naturels. Paradoxalement, les ouvriers luddites ne se trouvent plus mentionnés que par les thuriféraires de la technique, qui dénoncent leur ignorance et leur incapacité supposée à comprendre les mécanismes économiques devant conduire de la machine à une baisse des prix, une hausse des profits et par là, dans un avenir plus ou moins proche, à une augmentation des emplois et des salaires.

C'est un des mérites du livre que de nous montrer comment la possibilité d'une nouvelle compréhension de l'épisode luddite a coïncidé avec l'avènement de conditions sociopolitiques permettant des formes de critique de la révolution industrielle et un déplacement (sans aban-

don) du discours de l'économie politique. Après 1867 et la «loi de représentation du peuple», la question de la relation entre travailleurs et patrons prend le pas sur une pensée économique jusque-là assez largement focalisée sur une approche en termes de rentabilité du capital : l'économie se fait historique et l'intérêt se déplace vers l'histoire du trade-unionisme. Dans ce cadre, le luddisme (conceptualisé comme montée de violence en l'absence d'institutions de concertation entre classes) redevient objet d'intérêt. On s'intéresse à ce qu'il dit : des érudits locaux se mobilisent pour recueillir des témoignages. On s'intéresse aussi à ce qui fut dit de lui : au début du siècle dernier, les époux Hammond, à partir d'archives de police, repensent et les bases sociales du mouvement et les formes de sa réception par le gouvernement anti-libéral de l'époque, qui, paniqué, en aurait amplifié l'écho. Passe encore un demi-siècle. Historien, marxiste convaincu, E.P. Thompson n'est pas insensible aux tentatives du parti communiste de réhabiliter la mémoire des mouvements insurrectionnels à l'encontre des conséquences de la révolution industrielle. Sa recherche sur les luddites s'inscrit dans ce cadre. Il la mène en cherchant le point de vue des acteurs eux-mêmes, au-delà des rets archivistiques dans lesquels les a pris le pouvoir qui les parle. Toujours hétérodoxe et sans dogmatisme, ses résultats s'écartent de la piste d'une résistance à l'industrialisation, pour mettre l'accent sur les liens du luddisme avec les traditions radicale et trade-unioniste.

Aujourd'hui, semblent nous souffler les auteurs, au terme d'un parcours chronologique, de nouvelles conditions socio-politiques nous enjoignent et devraient nous permettre d'aller vers de nouvelles lectures de l'épisode luddite.

Peut-être celles-ci pourraient-elles se faire à la faveur d'un étrange sentiment de proximité entre ce début du XIX^e siècle et l'aube de notre XXI^e. Comme les luddites, nous sommes pris dans un mouvement d'abandon des modes de régulation du travail et de protection des rapports salariaux anciens et, comme pour eux, l'action légale nous est devenue de plus en plus difficile et inopérante. De même que se pose la question de savoir si, en tant que mouvement communautaire défendant les règles anciennes du travail et des rapports sociaux, les luddites sont le point culminant d'une histoire passée, ou s'ils sont l'avant-garde d'un mouvement ouvrier à venir, ou encore s'ils sont autre chose de plus spécifique, de même, nous sommes aujourd'hui face à des mou-

Les Luddites. Bris de machines, économie politique et histoire

vements sociaux qu'on ne lit sans doute trop que comme les arrières-gardes d'un mouvement ouvrier défait, ou comme les prodromes de luttes qui viendront demain. Voyons peut-être ce qu'ils sont, ce qu'ils offrent, ici et maintenant, pour ne pas leur faire subir la même occultation que celle subie par les luddites.